

HISTOIRES ET RELATIONS D'ÉLEVEURS FRANÇAIS AVEC LEURS VACHES LAITIÈRES

Laetitia Baïchi

Ces dernières décennies, l'élevage s'est développé – plus d'animaux mais moins d'exploitations –, il s'est rationalisé – mécanisation –, il s'est professionnalisé. Ces nouvelles conditions font pour certains de l'élevage une activité technique comme une autre où ce qui compte, c'est avant tout de gagner sa vie sans considération pour les animaux. Cette critique s'adresse aux éleveurs de volailles, de porcs mais aussi aux éleveurs de bovins y compris laitiers. Ces derniers considéreraient leurs vaches comme des machines à lait, prêts à les envoyer à l'abattoir sans état d'âme à la moindre chute de productivité ou de rentabilité pour l'exploitation.

Les associations en faveur des animaux ne manquent pas de souligner ce point, faisant du végétarisme strict pour des raisons éthiques – refus des souffrances et refus de la mort d'êtres sensibles – leur combat. À cette vision dramatique, s'ajoute une nostalgie générale pour l'élevage « traditionnel » et une peur de la technologie futuriste¹.

Cet article s'appuie sur des données de terrain (Baïchi, 2005) et sur une collaboration avec un groupe d'éleveurs de bovins² menant un travail de réflexion en relation aux questions de la société sur leur métier. Aujourd'hui, les questions relatives au

¹ « Deux types d'images fausses co-existent : d'une part, une image passéiste, mythique, idéalisée, qui était déjà fausse il y a trente ans ; d'autre part, une image futuriste, projetée par l'actualité récente, celle d'une technologie agressive, vouée à la seule course au profit, en rupture avec les lois de la nature et du vivant. », Cidil, 2002.

bien-être et à la mort des animaux dépassent les réponses techniques que les éleveurs peuvent apporter. C'est pourquoi cette enquête de terrain avait pour objectif de révéler les aspects méconnus ou oubliés du métier d'éleveur laitier. Comment vit-on avec des animaux quotidiennement, les soignant, s'en occupant et ce bien qu'il faille s'en séparer c'est-à-dire les envoyer à l'abattoir ? Qu'en est-il aujourd'hui des relations entre les animaux et les éleveurs laitiers ? Quelle place pour la « rationalité scientifique » dans les élevages actuels ?

LES ÉLEVEURS LAITIERS DANS LES ÉLEVAGES D'AUJOURD'HUI

Les éleveurs laitiers d'aujourd'hui sont devenus des professionnels. Aimer les vaches n'est pas une condition suffisante. Il faut aussi être capable d'intervenir pour les premiers soins vétérinaires, savoir négocier et décider des investissements [...]. Mais, sans être suffisant, l'attrait pour les animaux est une condition nécessaire. Être éleveur est un métier hors du commun car il s'agit de travailler et de gagner sa vie avec des vivants. Chaque éleveur laitier a une histoire par rapport au choix de son métier et à la constitution de son troupeau bien souvent des Prim'Holstein. Il s'agit parfois d'une continuité familiale, les parents élevant déjà cette race. Or, aujourd'hui, la Prim'Holstein a une réputation d'usine à lait. Pour le sens commun et les associations défendant la cause animale, le choix d'élever cette race serait purement économique. Puisque les recherches génétiques et l'insémination artificielle ont recherché une augmentation de la production de lait, la Prim'Holstein serait la vache laitière idéale. Les éleveurs ne nient pas ce fait.

C'est

«[...] tout simplement parce c'est avec cette race que les progrès en quantité de lait produit ont été les plus rapides, d'une part avec l'insémination artificielle, et d'autre part parce que les américains l'ont largement diffusée sur toute la planète.», D., éleveur de Prim'Holsteins dans la Nièvre (groupe de réflexion).

Cependant, pour eux, la Prim'Holstein ne se réduit pas à une « morphologie fonctionnelle » modifiant la façon de considérer les animaux (Pellegrini, 1999). Le concept de race tendrait à laisser la place, du moins dans le cas de la Prim'Holstein, à une notion plus malléable : la morphologie fonctionnelle. Selon Patricia Pellegrini, la manière de voir l'animal sous l'angle esthétique – recherche d'une beauté visuelle de la bête – laisse place aux critères économiques. Il semble que ce point de vue puisse en effet permettre de comprendre l'histoire de cette vache « super productrice mondiale ». Cependant, l'article ne parle pas des éleveurs qui aiment et travaillent avec la Prim'Holstein. D'une part le choix de cette « super productrice » n'est pas uniquement économique – certains éleveurs faisant remarquer que les soins coûtent chers – d'autre part, les éleveurs choisissent une race qu'ils trouvent belle et qu'ils estiment. Cette esthétique est liée à la conformité de la vache à sa fonction économique de laitière, la conformité étant elle-même perçue comme belle. En fait, chez les éleveurs visités, la « belle laitière » relève de l'« esthétique fonctionnelle ».

« Il est certain qu'un jugement sur la bonne ou la mauvaise adaptation d'une forme à la fonction qui lui revient équivaut en pratique à la formulation d'un jugement esthétique. Il est frappant même de constater qu'à peu d'exceptions près, sinon toujours, la valeur esthétique absolue est en proportion directe de l'adéquation de la forme à la fonction. » (Leroi-Gourhan, 1965, p. 120).

² Ce groupe est constitué d'éleveurs de bovins. Cette hétérogénéité enrichit notre réflexion en révélant l'existence de relations avec des bovins à viande pourtant directement destinés à la boucherie. S'agissant d'un groupe de réflexion, ces éleveurs ont davantage de recul que les éleveurs rencontrés sur leur exploitation.

Ainsi, les vaches très bien adaptées à leur rôle de laitière ont naturellement des propriétés esthétiques particulières. Plus la vache est en « adéquation avec sa fonction » plus sa valeur esthétique est grande. C'est pourquoi les vaches les plus belles ont par exemple des belles mamelles fonctionnelles. La fonction se rapporte bien à la forme et non à la « décoration ». Si les professionnels évaluent cette esthétique grâce au pointage³ et au type⁴, la beauté des vaches reste malgré tout très subjective. L'éleveur apprécie toujours ses animaux et « aime » la Prim'Holstein. Certains la trouvent belle, « stylée et classe » malgré l'écornage dont on pourrait croire qu'il enlaidit l'animal.

« Ce sont de belles grandes vaches, très stylées, très « classes », de bonnes mamelles solides, pratiques pour la traite, et enfin beaucoup de lait produit, donc moins de vaches à traire pour produire le quota. Bref, de belles vaches agréables à regarder deux fois par jour dans la salle de traite. », G., éleveur de Prim'Holsteins dans la Sarthe, (groupe de réflexion).

De ce fait, chaque troupeau est composé de bêtes distinctes et non de machines anonymes réglées pour produire. Il peut y avoir un véritable « coup de cœur » pour cette race, les éleveurs n'étant pas que des gestionnaires de production laitière. Ainsi, élever des Prim'Holstein relève d'un choix personnel où raison et sentiments s'accordent. Il s'agit d'élever une race qui plaît et dont les éleveurs apprécient la fréquentation mais choisir la bonne race pour faire vivre l'exploitation telle qu'ils veulent la gérer. Ainsi, le choix s'explique par : l'« habitude » c'est-à-dire des parents qui élevaient déjà des Prim'Holstein, la raison économique et le coup de cœur.

« Le choix d'une race se fait au départ d'un coup de cœur ou par habitude quand on a été élevé avec une génération précédente qui travaillait avec un type de vache. [...] Le coup de cœur a son atout, avec des vaches qu'elles soient noires et blanches,

cailles ou bringées, un éleveur avec ses vaches sera heureux s'il travaille avec quelque chose qui lui plaît et cela se ressentira sur son troupeau. », C., éleveur de Normandes dans l'Indre (groupe de réflexion).

Cette estime pour leurs animaux remet en cause l'accusation de « machines animales », non pas dans la réalité scientifique mais dans la perception des vaches au quotidien par les éleveurs. Cependant, concrètement, jusqu'où peut-on rationaliser le vivant et en faire une « machine à produire » ? C'est-à-dire jusqu'où peut-on décider de réorganiser le vivant de manière scientifique en adaptant les animaux à nos besoins ? Pour la zootechnie, l'animal est une machine thermodynamique c'est-à-dire une machine d'échange d'énergie synthétisant des protéines animales à partir d'aliments végétaux (Larrère, C., Larrère, R., 2004). D'une part, les zootechniciens ont réifié l'animal en ayant pour but de maximiser le rendement de toutes les fonctions de l'animal (nutrition, croissance, production et reproduction). D'autre part, les généticiens ont cherché à analyser la « machinerie » cellulaire, c'est-à-dire le programme génétique. Si les zootechniciens ont sélectionné des animaux, les généticiens ont fabriqué des animaux. Or, il y a eu deux oublis : les vaches ne sont ni réductibles à leur fonctionnement métabolique ni à un programme génétique. Sur leur exploitation, les éleveurs n'ont pas réifié l'animal – comment le pourraient-ils ? – mais considèrent un être vivant, bien portant ou malade, dont il faut s'occuper et qui finira par mourir. C'est une chose de rationaliser l'élevage – mécanisation, connaissance des besoins alimentaires des animaux, optimisation de l'espace et du temps de travail –, c'en est une autre de « rationaliser les animaux ». À l'esprit rationnel des zootechniciens et autres scientifiques fondé sur un raisonnement idéal et commensurable résiste l'esprit raisonnable des éleveurs fait d'une réflexion

³ Le pointage est l'évaluation morphologique. D'une part, il donne un jugement de valeur sur les quatre postes de la morphologie de la vache : mamelle, capacité corporelle, bassin et membres. D'autre part, il fait une description de l'animal.

⁴ Le type permet de pouvoir se référer à un modèle pour « parler le même langage dans les étables ou autour des rings d'exposition ».

quotidienne et de bon sens puisqu'ils vivent avec les animaux⁵. À ce titre, les différentes perceptions du « bien-être animal » sont significatives. Pour les scientifiques, il s'agit par exemple d'offrir à chaque vache une logette dont la

« [...] longueur doit être égale à 0,95 l+0,15 m, L était la distance entre la pointe de l'épaule et la pointe de la fesse », (Veissier, I., Sarignac, C., Capdeville, J., 1999, p. 115).

Relativement à notre terrain, nous préférons parler de « mieux-être animal », expression directement utilisée par les éleveurs ou sous-entendue dans leurs propos. En effet, le bien-être animal est une notion de militants de la cause animale ou de scientifiques. Les éleveurs parlent de « mieux-être » car la vie des animaux – comme celle des hommes – est faite de souffrance mais l'homme cherche toujours à vivre le mieux possible. En élevage, il y a des souffrances naturelles – les mises bas, les maladies – et des souffrances liées aux pratiques d'élevage – l'écornage⁶. C'est un « mieux » par rapport aux références des éleveurs : ce qui leur a été enseigné, ce qu'ils croient, ce qu'ils sentent relativement à leurs animaux qu'ils ont appris à connaître. C'est aussi un mieux par rapport à avant.

« Aujourd'hui, les vaches sont mieux. Elles ne font rien. Elles mangent et se reposent. », B., éleveur de Prim'Holsteins en Isère.

La définition de ce « mieux-être » semble relever de trois ordres :

En premier lieu, il y a le **mesurable**. Ce sont les critères établis à partir des connaissances scientifiques actuelles. Ces normes ne constituent pas l'essentiel des représentations du bien-être de leurs animaux.

« On peut aussi considérer que la définition de normes de bien-être, avec ce que cela suppose de mesures « objectives », s'est substituée aux rapports individualisés et personnalisés (l'animal

et l'homme inter-réagissant suivant leurs « personnalités » propres) que les éleveurs avaient avec leurs animaux. Mais une norme, jamais, ne pourra remplacer des échanges de services et d'affects. » (Larrère, 2004).

Le bien-être des animaux relève davantage de l'ordre de l'**observable** et des échanges entre les éleveurs et les animaux. L'observable renvoie à leur propre expérience et aux transmissions entre les générations. Enfin, le mieux être des animaux s'appréhende spontanément par des projections inconscientes sur l'animal. Il relève donc de l'ordre de l'**analogique** fondé sur un anthropomorphisme éclairé.

« Le rapport de l'homme à l'animal est celui d'une communauté de passion régulée par la raison. Nous ne sommes pas seulement des « psychologues naturels » ; nous avons une tendance naturelle à nous mettre à la place de l'animal, et à reconstituer sa psychologie comme nous imaginons la nôtre. » (Lestel, 2004, p. 28).

L'**analogie** est naturelle car tout ce nous voyons dans le monde est vu par un regard d'homme. En ce sens, elle se couple d'un anthropocentrisme.

« Anthropocentrisme sans aucun doute, non pas au sens d'une élévation des humains au rang de cause finale de la création, mais simplement au sens où le monde semble toujours se déployer autour de qui le regarde. » (Vialles, 2004a, p. 282).

Vivant avec les animaux, ils ont acquis un savoir qui leur paraît naturel. Certains indices, comme ruminer pendant la traite, sont véritablement des signes de bien-être.

« Après la traite les vaches sont en transe. Elles sont bien et dorment. », B., éleveuse de Prim'Holsteins dans la Meuse.

Par conséquent, il apparaît que les éleveurs s'occupent et se sont certainement toujours bien occupés de leurs animaux relativement à chaque époque. Lorsqu'il s'agissait de survivre, les éleveurs n'étaient pas aussi « précautionneux »

⁵ Cela ne signifie pas que les scientifiques ne sont pas raisonnables mais qu'ils considèrent bien souvent uniquement le point de vue scientifique et objectivable.

⁶ Les éleveurs disent que l'écornage peut-être mal pratiqué et douloureux pour leurs animaux. Ils n'aiment pas en parler.



envers les animaux qu'aujourd'hui. Même s'ils n'avaient pas le sentiment de mal faire, il faut rappeler qu'ils n'étaient pas aussi précautionneux pour eux-mêmes. Les éleveurs ayant évolué dans leur confort de vie, font des projections différentes sur leurs animaux. Le paradoxe est alors que plus les animaux sont bien car les conceptions du bien-être et du confort évoluent, plus les revendications concernant le « bien-être animal » se font entendre. C'est l'excès d'anthropomorphisme qui est condamnable et non la juste mesure qui nécessite les qualités du spécialiste. L'analogique est ce mode de pensée où la comparaison n'est pas formulée mais donnée d'emblée. Elle suppose un fond de nature commun correspondant à la sensibilité des êtres vivants. L'analogie la plus forte concerne l'accouchement vécu par les femmes et le vêlage.

« Je pense que je reporte sur l'animal la façon dont j'ai vécu la naissance de mes enfants. [...] Je sais ce qu'est souffrir lorsque l'accouchement est difficile. J'essaie toujours, dans la mesure où c'est possible de faire durer le moins longtemps possible la mise bas de mes vaches. » É., éleveuse de Prim'Holsteins en Eure-et-Loir.

Ainsi les trois ordres définissant le mieux-être animal sont le mesurable, l'observable et l'analogique.

Cette estime et les liens constatés entre les éleveurs et leurs vaches mettent également à mal l'expression d'« élevage industriel » appliquée négativement à l'élevage laitier français. Car comment rationaliser la production en imitant les systèmes industriels quand la condition de possibilité de l'élevage est une collaboration avec le vivant ? Cette expression est utilisée pour ses connotations et non pour sa dénotation puisque aucune définition n'est établie. Pour le sens commun, il s'agit d'un élevage très mécanisé où les animaux sont eux-mêmes considérés comme

des machines. Gouvernés par la logique de l'argent, les éleveurs chercheraient l'homogénéisation du troupeau et la standardisation des animaux pour plus de commodité. Pourtant, l'élevage laitier français tente de préserver les valeurs d'un travail intimement lié au respect des animaux malgré la modernisation et les lois économiques du marché. En effet, il ne s'agit pas de nier l'évolution de l'élevage. Les progrès de l'élevage remonteraient au XVIII^e siècle en Angleterre puis aux années après la Seconde Guerre Mondiale (Digard, 1999, p. 115). Ce changement aurait détérioré les relations entre les éleveurs et leurs animaux, ceux-ci n'étant désormais que produits pour être exploités et/ou mangés. L'adjectif « industriel » renvoie à cette modification des rapports entre l'éleveur et les bêtes, autrement dit à la disparition des relations entre deux vivants (*ibid.*, p. 39). L'enquête révèle que la disparition de ces relations n'est pas effective en élevage laitier. Ces ruptures – révolution industrielle et Seconde Guerre Mondiale – apparaissent davantage comme le passage à l'élevage intensif pour répondre à un besoin croissant en produits animaux. « Élevage intensif » est une expression technique définie dans les dictionnaires agricoles et utilisée par les éleveurs. Elle signifie que l'élevage a été artificialisé, rationalisé. **Les éleveurs contrôlent le mode de vie et le mode d'alimentation des vaches en vue de produire certaines quantité et qualité de lait. Deux critères sont importants à prendre en compte dans ces élevages modernes. Le premier est le mode de vie des animaux (dedans/dehors). Le second est l'origine de leur alimentation (produite/achetée).** En revanche, l'élevage industriel connote des images que les éleveurs rencontrés n'acceptent pas. D'une part, l'expression est connotée de valeurs morales négatives. Pour eux, cela signifie que l'éleveur est sans cœur et malhonnête. « Faire de l'industriel », est selon eux un état d'esprit qu'ils n'ont pas. Ils donnent en exemple les éleveurs

américains qui travaillent à la chaîne. D'autre part, l'élevage industriel impliquerait de ne pas connaître leurs animaux. Or, la gestion du troupeau ne signifie pas qu'il n'y a pas de relations individuelles à l'intérieur du groupe. Ainsi, les relations professionnelles et passionnelles faites d'émotions, de sensations, de sentiments, qui se nouent au fil des années et des générations sont un signe manifeste de l'absence d'une logique industrielle chez les éleveurs français telle qu'elle est pensée par le sens commun ou les associations de protection des animaux.

« Celui qui n'est pas un acteur dans l'élevage est un ouvrier. Quand on a perdu le relationnel avec l'animal, on est un ouvrier. », J.-J., éleveur de Bazadaises dans les Landes (groupe de réflexion).

Il faut remarquer que le nombre d'animaux ne fait pas nécessairement obstacle aux relations individuelles.

« On dit qu'un plombier est un artisan. Un plombier qui a trente salariés reste un plombier. Un éleveur qui a 30 vaches reste un éleveur. », B., éleveur de Prim'Holsteins dans l'Isère.

La « limite » de l'industriel semble être franchie s'il y a un manque de considération de la part des éleveurs envers chaque animal et un manque de relations affectives (au sens large) entre les deux.

« [...] la taille du troupeau devient industrielle lorsque je n'arrive plus à individualiser mes animaux et aujourd'hui, je suis un artisan-éleveur avec beaucoup plus de professionnalisme qu'un industriel car plus à l'écoute des consommateurs. », J.-J., éleveur de Bazadaises dans les Landes (groupe de réflexion).

En allant sur le terrain, il apparaît que l'élevage industriel de vaches laitières tient plus de la représentation extérieure de chacun que de la réalité vécue par les éleveurs. Cependant, comment s'instaurent ces relations entre les éleveurs et leurs animaux dans des élevages où les modalités et le contexte économique ont changé ?

ENTRER DANS UNE RELATION AVEC L'ANIMAL

Le paradoxe, ou du moins l'incompréhension générale, émerge alors du terrain, une fois convaincu que les éleveurs n'ont pas affaire à des « machines à lait » mais bien à des animaux vivants, qui plus est, des mammifères qui leur ressemblent. C'est alors que certaines pratiques d'élevage inexplicables au public et plus encore, la mort des animaux posent problème. Or, la mort entre avec la naissance dans tout être vivant. Par conséquent, à partir du moment où des éleveurs font naître des animaux, il y aura nécessairement la mort au bout.

« L'élevage, c'est l'accélération du processus de vie et de mort. », J., éleveur de Prim'Holsteins dans les Yvelines.

Mais entre la naissance et la mort, il y a le fait d'élever et de vivre avec les animaux qui donne sens au métier. Car ce qui prédomine ce sont les relations sensibles y compris sentimentales. La vie de l'éleveur avec ses animaux nous a semblé remplie d'émotions. Par exemple, l'émotion du vêlage réussi est un mélange de plaisir, de frisson, d'enthousiasme, et inversement un mélange de colère et de tristesse lorsque le veau meurt à la naissance. « *Le vêlage, on le vit.* », dit l'un d'eux. De la même façon, face à la maladie : « *Un animal malade le rend « malade »* », dit une femme à propos de son mari. Élever des vaches laitières c'est d'abord s'en occuper et ce, le plus longtemps possible, sur plusieurs générations. Les éleveurs laitiers sont donc des hommes vivants avec des êtres vivants d'une autre espèce avec qui ils nouent des relations d'un type particulier à la fois affectives et professionnelles puisqu'ils fréquentent les animaux dans le but de gagner leur vie. Or, les relations authentiques ne sont pas mises en avant. Cependant, elles sont tout d'abord nécessaires d'un point de vue économique car il faut savoir conduire les animaux pour qu'ils

produisent correctement. Ensuite, elles sont évidentes si nous considérons les contraintes de certains aspects du métier. Enfin, l'observation révèle qu'elles sont également recherchées, appréciables, personnelles et personnifiées et de ce fait indescriptibles.

LA RELATION ET L'ŒIL DE L'ÉLEVEUR

Cette relation intime de l'homme avec l'animal n'est pas donnée à tous et nécessite l'œil spécifique de l'éleveur qui lui permettra entre autre de connaître et communiquer avec l'animal. Le métier demande avant tout beaucoup de surveillance directement liée à l'aspect sanitaire. L'éleveur observe avec attention et guette l'inhabituel. Le moment de la traite est un moment particulier où l'éleveur peut observer ses animaux. Le coup d'œil est rapide et efficace. L'observation permet d'acquérir des savoirs et des savoir-faire par rapport aux animaux à force de vivre avec. Ce sens de l'observation est tout d'abord quelque chose d'inné manifeste dès l'enfance.

« Il faut d'abord connaître très bien les animaux, les regarder, les observer, les sentir..., ce n'est pas facile, tout le monde ne peut pas faire cela. Il faut un sens de l'observation d'abord. », J.-M., dirigeant d'un élevage de Prim'Holsteins dans les Yvelines.

Mais il s'acquiert aussi avec l'expérience et se transmet de génération en génération. Les éleveurs sont naturellement prédisposés à acquérir cet œil à condition de le perfectionner par habitude. La nature nous donne des possibilités mais « [...] c'est en bâtissant qu'on devient architecte, en jouant de la cithare qu'on devient citharède. » (Aristote, 1992, p. 52). L'œil de l'éleveur est donc un don qui, pour se révéler et pour se perfectionner, à besoin d'être exercé et ainsi remplir pleinement sa fonction. Les éleveurs deviennent de véritables « éthologues » où l'observation développée avec les animaux est transmissible à l'homme puisqu'il est évident pour

eux qu'ils ont une nature commune avec leurs bêtes. Toutefois, l'œil de l'éleveur est plus qu'un coup d'œil expérimenté. C'est aussi regarder, c'est-à-dire considérer des individualités⁷ telles qu'elles se révèlent dans les façons de nommer les animaux.

« [...] on a fait en sorte d'essayer de connaître nos vaches aussi bien que si on en avait trente. », J.-M., dirigeant d'un élevage de Prim'Holsteins dans les Yvelines.

Enfin, avoir l'œil, c'est aussi avoir l'œil pour le plaisir. L'éleveur considère ses animaux attentivement aussi par la pensée qui s'attarde à la fois sur la beauté du vivant et sur le travail fait avec l'animal. Cette contemplation du travail est liée à une méditation sur soi et sur la vie.

« La contemplation cela m'arrive, pas assez souvent, mais à ce moment là, au moins deux raisons à cet «arrêt sur image» : admirer un bel animal qui porte en lui mes souhaits de qualités et d'avenir, et puis c'est aussi voir dans ce même animal le chemin parcouru depuis des années de choix plus ou moins judicieux pour progresser. », dit l'un des éleveurs du groupe de réflexion.

COMMUNICATION ET FIBRE ANIMALE

Tous ces regards, ces manières d'observer, de regarder, de contempler, sont surtout des façons par lesquelles l'éleveur et l'animal communiquent au-delà des mots. Les éleveurs utilisent une communication non langagière.

« Mais quand on aime vraiment les animaux comme je les aime le regard en dit long des fois. », J.-M., chef d'un élevage de Prim'Holsteins dans les Yvelines.

La communication entre un homme et un animal n'est pas intellectuelle mais affective (Lestel, 1998, p. 684). L'animal exprime des sentiments divers de douleurs ou d'affections. L'important est que « [...] ces sentiments me sont intelligibles, à moi, humain. [...] Le rapport de l'homme à l'animal est aussi celui

⁷ L'observation, la surveillance sont elles aussi centrées sur des individus.

qui émerge d'une *communauté d'émotions*. » (*ibid.*, p. 696).

Pour que ces sentiments soient intelligibles, il faut avoir la « fibre animale » en tant qu'elle est l'expression de la sensibilité de l'éleveur réceptive à celle de l'animal.

« Il faut vraiment avoir la fibre pour faire ce métier là. C'est un sacerdoce. Parce que c'est déjà beaucoup de travail, beaucoup de contraintes, et puis... des fois pour pas beaucoup de résultats parce que si vous faites mal votre métier... je vois mon mari, son métier c'est tout pour lui. », M.-H., éleveuse de Prim'Holsteins dans la Meuse.

Avoir l'œil peut s'acquérir partiellement. Mais la fibre ne s'acquiert pas. Elle est innée.

« Il faut avoir la « fibre animale ». Cet éleveur ne l'a pas. », H., éleveuse de Prim'Holsteins et Brunes des Alpes dans le Cher.

Les animaux ont également leur propre sensibilité. L'homme et l'animal partagent « un héritage biologique et comportemental » leur permettant d'échanger quelque chose grâce à des « passerelles sensorielles », (Cyrulnik, Matignon, Fougea, 2001, Introduction). Cette nature commune fait qu'il est raisonnable d'affirmer que lorsque des individus hommes et des individus animaux se côtoient, ils se comprennent et les mondes s'enrichissent mutuellement. Il y a en effet une porosité entre le monde de l'éleveur et celui de l'animal (Lestel, 2001, p. 294-295) qui fait qu'une vie commune est possible et appréciée, formant une « communauté hybride ». Trois fondements constituent une telle communauté. Premièrement, c'est une communauté d'intérêts. Les éleveurs s'occupent des vaches pour gagner leur vie.

« Ces familles sont d'abord des *communautés d'intérêts*. Celles-ci peuvent être très simples, comme dans le cas où l'animal fournit un service en échange de sa nourriture et de sa protection. Mais ces communa-

tés ne sont jamais réductibles à cette dimension, ce qui les distingue des symbioses, parasitismes et autres commensalismes. » (Lestel, 2004, p. 21-22). Les animaux ont également des intérêts à faire partie de cette communauté comme celui d'être nourris quotidiennement et d'avoir un abri si nécessaire.

« Entre l'homme et l'animal, c'est une collaboration. On se rend un service mutuel. », H., éleveuse de Prim'Holsteins et Brunes des Alpes dans le Cher.

Ces intérêts communs sont à la base du « contrat de confiance », (Lestel, 1998, p. 695).

Deuxièmement, une communauté hybride constitue des espaces sociaux dans lesquels s'échangent une multitude d'affects entre deux individus (Lestel, 2004, p. 22). Troisièmement, les communautés hybrides instaurent du sens.

« Enfin, ces communautés établissent des espaces dans lesquels est partagé du sens, c'est-à-dire dans lesquels les actions et les affects renvoient à une identité et à des représentations de soi et des autres qui ont une indéniable consistance, à la suite d'une histoire partagée et de représentations distribuées dans le groupe. » (*ibid.*, p. 24).

Peut-on envisager que les animaux donnent du sens à la vie des hommes c'est-à-dire simultanément à leur existence et à leur mort ? Autrement dit, vivre les animaux permet-il de donner sens à notre mort du fait de l'appréhension – au sens de compréhension et non d'anxiété – de celle des vivants en général ? C'est une des pistes de recherche qui permettrait de comprendre comment et pourquoi les éleveurs pensent et perçoivent la mort comme faisant partie de la vie contrairement au sens commun dont l'attitude vis-à-vis des animaux d'élevage n'est qu'une des formes du malaise actuel concernant le déni de la mort.

Les communautés hybrides nécessitant un espace de cohabitation et une continuité temporelle entre

l'homme et l'animal sont réelles malgré plusieurs dissymétries (Lestel, 2004, p. 29-30). La première est que l'humain a toujours un pouvoir de décision sur l'animal qui n'est pas réciproque. La deuxième est que s'il est possible de deviner les attentes symboliques de l'homme vis-à-vis de l'animal, il est plus difficile d'attribuer ce type d'attentes aux animaux vis-à-vis de l'homme. La troisième dissymétrie concerne la rationalité de la communauté hybride. Nous ne pouvons pas trouver une rationalité humaine chez l'animal. Mais en fonction de ses compétences cognitives, nous pouvons envisager une rationalité chez l'animal. La rationalité cognitive de l'humain – que veut l'animal ? – et la rationalité affective de l'animal – m'aime-t-il ? – se superposent. Si les hommes et les animaux ont une rationalité propre alors il y a inter-rationalité. Il semble alors normal que la rationalité de l'éleveur soit elle aussi en partie affective et non purement cognitive et scientifique. Le cadre de vie étant précisé – espace et temps communs, intérêts, affects et sens réciproques – les choses se font ensuite naturellement. Une fois acquise, la compétence de communication avec les animaux paraît naturelle.

« D'un mot: le virtuose des relations avec les animaux, c'est celui qui, (apparemment) comme eux, agit et réagit «naturellement». Qu'il s'agisse de chasse, de dressage ou d'apprivoisement, les relations réussies entre hommes et animaux jouent simultanément sur l'acquis devenu seconde nature, sur le sentiment de renouer avec une naturalité native au contact de la naturalité animale, et sur le plaisir qui en découle. » (Vialles, 2004, p. 286-287).

Les relations entre les éleveurs et leurs animaux relèvent de quelque chose d'inné mais sont cultivées, entretenues, réelles. Cependant comment les éleveurs les caractérisent-ils ?

Ces relations apparaissent affectueuses, à tel point que chaque vache ressemble presque à un animal familier – faisant partie du groupe humain, établissant une relation individuelle avec l'homme, ayant des aptitudes aux relations familiales – à ceci près qu'elle a une « utilité commerciale directe » (Digard, 1999, p. 29). Cette « utilité commerciale directe » fait toute la différence car elle nécessite la mort. C'est pourquoi l'amour est un sentiment trop fort pour les éleveurs interrogés. Le « vrai » amour est réservé à l'homme. Le mot « amitié » ne leur convient pas non plus, même si pour l'observateur il s'agit bien d'une sorte d'amitié (Porcher, 2002, Haudricourt, 1962). Pour les éleveurs, l'amitié caractérise en premier lieu un certain type de relations humaines d'égaux à égaux et donc entretiendrait la confusion entre l'homme et la bête. Un animal ce n'est pas un homme. Mais ce n'est pas non plus une chose. Il ressemble suffisamment à un homme pour que nous puissions entretenir des relations sensibles et sentimentales. La vache n'est pas un individu ni une personne mais elle est traitée individuellement et possède une personnalité. Les éleveurs n'ont pas affaire à l'animal en général ou au troupeau mais à des individualités.

« Nous ne traitons pas les animaux comme des individus. On les traite quand même individuellement. Un animal c'est un animal. Un humain c'est un humain. », B., éleveuse de Prim'Holsteins dans la Meuse.

« Elles ont des personnalités différentes mais ce ne sont pas des personnes. Pour moi le terme personne ça reste humain. », H., éleveuse de Prim'Holsteins et Brunnes des Alpes dans le Cher.

Si l'amitié est un terme trop fort, l'attachement entendu comme un sentiment vague de « non indifférence » est trop faible. Les modalités de l'affection entre les hommes et les animaux renvoient à la complicité, à la confiance et au « contrat » (Lestel, 1998), termes utilisés par les éleveurs eux-mêmes. Ce ne sont pas des relations entre un individu humain –

l'éleveur – et un collectif animal mais bien entre un individu humain et un individu animal au sein d'un collectif «hommes-animaux». L'individualisation n'est pas seulement intéressée. Pour les éleveurs, il y a une évidence de la singularité. Chaque vache est par nature différente. L'éleveur est plus ou moins en connivence avec un animal et ceci en fonction de l'animal. Il y a certaines vaches avec qui la complicité est plus grande qu'avec d'autres. Ainsi l'œil de l'éleveur, ce sens indéterminable rationnellement, en partie inné, occupe une large place en élevage laitier. Il est primordial dans le jugement des éleveurs c'est-à-dire l'appréciation de leurs vaches mais aussi la façon de gérer leur exploitation et leur troupeau. Concentré de justesse, il permet de communiquer avec ses bêtes c'est-à-dire de se comprendre et d'échanger. Il est lié à la fibre animale qui permet d'instaurer une véritable communauté. Mais les éleveurs ont conscience qu'ils devront mettre un terme à la relation à un moment donné.

LE TERME DE LA RELATION

Dès lors, il y a un moment plus ou moins difficile lorsque que la relation s'arrête. Les éleveurs décident à un moment donné d'envoyer l'animal à l'abattoir. Les associations dénoncent la mort prématurée des animaux usés par le système de production. Pour la société, le problème est que l'on fait mourir des animaux dans la « fleur de l'âge » sans état d'âme, en faisant état des revenus. En effet, les éleveurs doivent assumer le fait que le cycle de vie est de plus en plus court. Les éleveurs emploient eux-mêmes ce terme de « cycle » pour parler du cycle biologique des animaux d'élevage même si leur mort n'est pas la fin biologique inhérente mais bien une mort donnée à un moment décidé. Mais les éleveurs ne

rompent pas un cycle puisqu'ils intègrent la mort à l'abattoir dans la vie. Ainsi, cette mort n'apparaît pas à leurs yeux comme une rupture mais comme naturelle c'est-à-dire normale. L'abattoir a une fonction indispensable qui n'est pas anodine. Mais s'il existe des rites sacrificiels dans certaines civilisations, dans les abattoirs modernes, la masse d'animaux abattus lui donne une dimension atroce. Les éleveurs du groupe de réflexion essayent pourtant de l'assumer :

« On suit l'animal jusqu'au bout⁸. On participe au respect de la mort de l'animal. », disent-ils.

En effet, il y a un sentiment de responsabilité dans la mort des animaux car d'une part il y a eu une relation affective et interactive entre les éleveurs et leurs animaux, d'autre part car les hommes et les animaux partagent une temporalité assez comparable (reproduction, mise au monde, enfance, vieillesse, mort), (Lamine, 2006).

Les vaches ne meurent ni prématurément et ni, à l'inverse, de vieillesse mais au « moment optimum ». À partir de quand un animal peut-il être tué ? L'inattendu est que cet « optimum », ce « moment opportun » se juge aussi à l'« œil ». Nous avons identifié un œil qui voit, un œil qui regarde et un œil qui contemple. Il faudrait ajouter l'œil décideur⁹ conséquence des trois premiers. En effet, les critères ne sont pas uniquement économiques et rationnels au sens où seule l'équation de la rentabilité permettrait d'évaluer quand il faut envoyer une vache à l'abattoir.

« Pour les vaches difficilement gestantes, il nous arrivent souvent d'aller au-delà de l'économiquement justifié. », G., éleveur de Prim'Holsteins dans la Sarthe, (groupe de réflexion).

Nous sommes souvent éloignés d'une rationalité scientifique sans pour autant pouvoir préciser la rationalité à l'œuvre. Ceci se vérifie d'autant plus

⁸ « Bout » signifie bout de la carrière et non l'abattoir. Les éleveurs vont rarement à l'abattoir.

⁹ Expression suggérée par les éleveurs du groupe de réflexion suite à mon analyse de l'œil.

pour les vaches « exceptionnelles » ou celles que les éleveurs affectionnent.

« Tout éleveur digne de ce nom a gardé un jour une vache plus longtemps juste parce qu'il l'aimait bien. », G., éleveur de Prim'Holsteins dans le Doubs (groupe de réflexion).

Le lien qui se crée met parfois de côté la finalité économique de leur activité avec des animaux d'élevage. De la même façon, une éleveuse m'explique comment, malgré ce que disait son entourage et le vétérinaire, elle sentait qu'il y avait encore un espoir pour sa vache. Plusieurs types de rationalités sont alors à l'œuvre sans qu'il soit question de nier la « raison économique ». L'œil décideur se substitue-t-il au discours économique et au simple calcul de profit coût/bénéfice ? Du moins, il fait partie intégrante de la logique des éleveurs vis-à-vis de leurs animaux et dans la gestion de leur exploitation.

Mais si la mort à l'abattoir est intégrée à la vie de leurs animaux, c'est parce que les éleveurs l'ont rendue normale et acceptable¹⁰. Les éleveurs ont besoin de se détacher de l'animal avec qui ils ont eu des relations physiques et affectives durant plusieurs années. Aucun éleveur ne s'était posé de question éthique c'est-à-dire sur le fait de savoir s'il est mal de vivre des animaux en les tuant. « Il y a un équilibre », disent-ils. Mais une éleveuse considère qu'ils se voilent la face sinon ce serait à chaque fois un « cas de conscience », un « hideux dilemme moral¹¹ », (Digard, 1999, p. 146).

Les éleveurs ne dénie pas la mort sans chercher pour autant à la voir de près. Il y a proximité dans le sens de connaissance intime du fait de travailler

avec du vivant sensible mais il n'y a plus contact (Méchin, 1991). Même si les éleveurs acceptent la mort, il leur est difficile de voir partir leurs animaux. « Mes vaches ce n'est pas pareil. », dit l'un d'eux. Si la mort des animaux ne laisse pas indifférent, il n'y a cependant pas de culpabilité et nul besoin d'opérer une « fracture ontologique » pour légitimer cette mort (Bernardina, 1991, p. 33). Les éleveurs sont émus mais pas coupables. Ils sont même plutôt fiers de leurs animaux et de leurs produits. Plus que légitimer la mort, il faut dire que les éleveurs peuvent exercer ce métier uniquement parce qu'ils ont donné un sens à la mort des animaux¹².

CONCLUSION

Ce travail de recherche a permis de rappeler que les vaches laitières ne sont pas perçues ni traitées comme des machines par les éleveurs et que des relations sensibles et affectives persistent malgré l'évolution de l'élevage. Il existe une communication entre hommes et bêtes, un plaisir à être avec les bêtes qui donne sens au métier. Ce n'est pas la finalité – la mort de l'animal – du métier d'éleveur qui lui donne son sens principal mais ce sont les modalités de l'exercice de celui-ci – relations et travail en commun pour produire du lait. L'éleveur respecte ses animaux mais n'a bien sûr pas le même relationnel qu'avec des humains. Ceci remet en cause les différentes connotations de l'expression « élevage industriel » appliquée à l'élevage laitier français. Cependant, ayant affaire à des êtres sensibles – hommes et bêtes – notre terrain pointe un aspect méconnu du métier, celui de la gestion de la mort des animaux.

¹⁰ Toutes les morts ne sont pas acceptables. Ex : mort d'un veau à la naissance, euthanasie.

¹¹ Jean-Pierre Digard précise que l'expression « hideux dilemme moral » est celle de James Serpell dans *The Company of Animals. A Study of Human-animal Relationships*, Oxford & New-York, Basil Blackwell, 1986.

¹² L'analyse de cette conception de la mort des animaux est l'objet de la dernière partie de mon DEA et sera abordée dans un article à paraître intitulé « Vivre et penser la mort des animaux d'élevage ».

Ayant décrit les relations qui naissent, s'instaurent et se défont, il s'agissait de montrer dans le prolongement de la critique de l'animal rationalisé, que la sensibilité, ou le *feeling*¹³, tient une place importante aux côtés de la rationalité économique dans la façon d'élever les animaux et de décider de leur mort. En effet, il apparaît que plusieurs éléments différents d'une rationalité scientifique ou économique telles que l'opinion commune et les associations le croient. Le coup de cœur, l'œil de l'éleveur et sa fibre animale mais aussi toutes les relations sensibles indicibles relèvent davantage du sentiment c'est-à-dire de la connaissance plus ou moins claire et intuitive, de l'impression plutôt que du calculé, du logique, du strict, du « cartésien ». Pourtant le discours qui est mis en avant – y compris par les éleveurs – est qu'il faut rentabiliser une exploitation, surveiller les cours du lait, calculer ses primes, gérer son troupeau. Cependant le bon gestionnaire n'est-il pas celui qui le fait aussi « *au feeling* » ? Il y a une évaluation globale à chaque instant qui ne peut pas être juste sans ce « *feeling* ». Il y a donc des modes de rationalités différents. Le mode privilégié des éleveurs laitiers est le mode intuitif. Tout ceci suppose beaucoup d'expérience et de compétences et non de s'en remettre au hasard. Le fait qu'il soit intuitif ne signifie pas qu'il s'agisse d'une rationalité instantanée. Elle diffère – et complète – la rationalité discursive des autres professionnels de l'élevage qui ne vivent pas avec les animaux (zootechniciens, vétérinaires, et techniciens d'élevage). C'est pourquoi, il est important de prendre le temps d'aller écouter, observer les éleveurs pour répondre à nos questions sur le statut de l'animal, celui de l'homme, le bien-être, la vie... afin d'éviter des réponses falsifiées et/ou insuffisantes.

BIBLIOGRAPHIE

- Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Paris: Flammarion, 1992, 346 p.
- Baïchi, L., *Vivre avec les animaux, Vivre des animaux. Approche ethnologique des relations sensibles entre des éleveurs français et leurs vaches laitières et aspect éthique de la mise à mort des animaux*. DEA sous la direction de Noëlie Vialles: Ehess. Paris: 2005.
- Bernardina, S., « Une personne pas tout à fait comme les autres. L'animal et son statut », *L'Homme*, n° 120, Paris: EHESS, 1991, (p. 33-50).
- Cyrułnick, B., Matignon, K. -L., Fougea, F., *La fabuleuse aventure des hommes et des animaux*, Paris: Édition du Chêne, 2001, 177 p.
- Digard, J.-P., *Les Français et leurs animaux*, Paris: Fayard, 1999, 281 p.
- France, *Terre de lait*. Paris: CIDIL, 2002, 113 p.
- Haudricourt, A.-G., « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, n° 1, Paris: EHESS, 1962, p. 40-50.
- Lamine, C., « Mettre en paroles les relations entre hommes et animaux d'élevage », *ethnographique.org*, n° 9, [en ligne], 2006. Disponible sur: <http://www.ethnographiques.org/2006/Lamine.html>
- Larrere, C, Larrere, R., « Actualité de l'animal-machine? ». *Sens public*, n° 2, [en ligne], 2004. Disponible sur: http://www.sens-public.org/article_paru2.php3?id_article=77
- Leroy-Gourhan, A., *Le geste et la parole, La mémoire des rythmes*, Paris: Albin Michel, coll. « Sciences d'aujourd'hui », 1965, 285 p.
- Lestel, D., « Des animaux machines aux machines animales » in Cyrułnick, B. (éd.), *Si les lions pouvaient parler. Essai sur la condition animale*. Paris: Gallimard, coll. « Quarto », 1998
- Lestel, D., *Les origines animales de la culture*, Paris: Flammarion, 2001, 368 p.
- Lestel, D., *L'Animal singulier*, Paris: Seuil, coll. « La couleur des idées », 2004, 144 p.
- Mechin, C., « Les règles de la bonne mort en Europe occidentale », *L'Homme*, n° 120, Paris: EHESS, 1991, (p. 51-67).
- Pellegrini, P., « De l'idée de race animale et de son évolution dans le milieu de l'élevage ». *Ruralia*, n° 5. Lyon: Association des Ruralistes Français, 1999, p. 99-118.

¹³ Nous utilisons le terme anglais au lieu de « sensibilité » car il renvoie à la fois à l'intuition et à la justesse de ce ressenti.

Porcher, J., *Éleveurs et animaux : réinventer le lien*, Paris: PUF, coll. « Partage du savoir », 2002, 352 p.

Vessier, I., Sarignac, C., Capdeville, J., « Les méthodes d'appréciation du bien-être des animaux d'élevage », *Productions animales*, 2, n° 12, Paris: INRA, 1999, (113-121).

Vialles, N., « La nostalgie des corps perdus », in Héritier, F. et Xanthakou, M. (éd.), *Corps et Affects*, Paris: Odile Jacob, 2004, (p. 277-291).